

Comment vivre avec soi-même

Je voudrais préciser comment moi-même je comprends le sujet. Lorsque j'ai suggéré que cette année notre Congrès Diocésain réfléchisse sur la façon dont on peut "vivre avec soi-même, faire face à soi-même", j'avais en vue deux choses; la première, c'est que la plupart d'entre nous, et la plupart du temps, nous sommes "mal dans notre peau": nous sommes mécontents de nous-mêmes, nous éprouvons un sentiment d'échec, et lorsque nous ne sommes pas mal à l'aise et abattus, nous tendons à être fiers de nos succès, et c'est peut-être pire encore. Il y a donc cet aspect du problème.

D'autre part, il y a un adage selon lequel nous ne pouvons donner — à Dieu ou aux hommes — que ce que l'on possède. Si nous ne sommes pas en possession de nous-mêmes, nous ne pouvons en aucune manière faire don de nous-mêmes, — pour donner quelque chose, il faut tout d'abord le posséder. Je voudrais donc passer en revue un certain nombre de façons dont nous pouvons découvrir ce que nous sommes en réalité, et un certain nombre de manières d'agir en conséquence.

Je voudrais commencer par quelque chose qui n'a pas encore été abordé durant notre Congrès: lorsque nous parlons de la connaissance de soi, de la découverte de notre "moi", beaucoup trop souvent nous entendons par là l'exploration de ce qui en nous ne va pas. Pour moi, l'image d'une telle attitude est quelque chose que j'ai vu — oh, il y a bien des années! — un beau jour de printemps: l'air était pur, le ciel était bleu, les arbres étaient en fleur, et les oiseaux chantaient, et dans la petite cour devant notre maison paroissiale il y avait une petite vieille, la tête plongée dans la poubelle, et qui y fouillait pour retrouver des petits bouts de lettres, parce qu'elle mourait de curiosité de savoir ce qui entraît et sortait de

cette maison. Et pour moi c'est vraiment l'image de la façon dont tant de gens essaient de se connaître eux-mêmes: une tentative de s'immerger totalement dans les détritibus malodorants qui se sont accumulés durant toute une vie, tandis que tout autour c'est le printemps, c'est la beauté, c'est la lumière.

Et c'est là aussi, je pense, quelque chose qui est encouragé outre mesure par nombre d'écrivains spirituels, par le clergé et par l'attitude générale des chrétiens qui pourchassent continuellement le mal en eux-mêmes et sont en quête de la laideur et du péché dans l'intention de les réparer. Et je ne crois pas que cela puisse porter des fruits ni même d'être utile.

En voici un autre exemple: Si l'on nous donnait une peinture, une icône ancienne qui a été endommagée, soit par les circonstances, soit par la négligence ou la cruauté des hommes, nous pouvons nous comporter de deux manières: nous pouvons passer en revue tout ce qui est abîmé et nous en lamenter — et alors, c'est tout ce que nous pouvons faire. Ou bien alors nous pouvons nous concentrer sur ce qui reste de beauté originale de l'œuvre; et l'ayant contemplé longuement, attentivement, nous étant identifié avec toute la beauté qu'elle nous communique, si nous sommes capables d'un tel effort, nous pouvons commencer à reconstituer ce qui est détérioré en étendant, en transposant sur les parties endommagées la beauté qui a survécu et qui est toujours là.

Je pense que c'est là une approche très positive au mal qui est en nous: de prendre pour point de départ la beauté qui est toujours là: aucun chrétien ne peut s'imaginer que l'image de Dieu imprimée en nous dans l'acte de la création puisse être totalement détruite: elle est là. Nous sommes des icônes endommagées — mais toujours des icônes: nous sommes toujours précieux pour Dieu, nous Lui sommes toujours importants, et c'est en collaborant avec Lui que nous pouvons faire quelque chose au sujet de cette beauté.

Je voudrais ajouter d'autres exemples. Je me rappelle d'une conversation avec un sculpteur qui me disait: Beaucoup de gens s'imaginent que le sculpteur regarde un bloc de pierre ou de marbre, ou une pièce d'ivoire, essaye d'imaginer ce qu'il pourrait y projeter, et ensuite se met à éliminer tout ce qui ne correspond pas à sa vision; mais ce n'est pas ainsi, me dit-il; un vrai sculpteur est celui qui regarde son matériau, et, le pénétrant du regard, tout à coup ou progressivement, découvre la beauté qui y est déjà cachée, et ensuite procède à dégager cette beauté de tout ce qui l'empêche — et nous empêche — de la voir. En d'autres mots, la statue est déjà là, à l'intérieur, et le but du travail est de la libérer de tout ce qui nous sépare d'elle. Ceci fait écho à une parole de Saint Ephrem le Syrien; dans un de ses écrits il dit qu'en appelant un être humain à l'existence, Dieu met dans les tréfonds de son être tout le Royaume: et le but de la vie est de creuser, de creuser inlassablement, creuser avec précaution, creuser avec espoir et avec joie jusqu'à ce que nous ayons atteint ce trésor caché et le fassions nôtre.

Tout cela nous appelle à découvrir la beauté en dépit de la laideur qui saute aux yeux. Nous avons tendance à nous arrêter aux apparences, et nous n'allons pas jusqu'à la substance, jusqu'à l'essence. Lorsque nous regardons quelqu'un — ou, en effet, nous-mêmes! — ce que nous voyons, ce sont les difformités, ou alors ce qu'il y a d'attrayant à un niveau superficiel. Mais il nous faut une grande expérience — je ne parle pas de durée, mais de profondeur d'expérience — afin qu'à travers les couches superficielles de trivialités, de l'ordinaire ou de vraie laideur, nous sachions voir la beauté que Dieu voit en nous. Le P. Eugraph Kovalevsky disait un jour: **Lorsque Dieu nous regarde, Il ne prête pas attention à nos succès ou à nos échecs qui peuvent être là ou non; ce qu'il voit dans les tréfonds de notre être, c'est Sa propre Face, Son image imprimée en nous...**

Parfois nous parvenons à percevoir la beauté, mais même alors nous nous ingénions à en déformer soit le sens, soit notre attitude envers elle. Une jeune femme est venue me parler, il y a un certain nombre d'années; elle s'est assise sur le canapé dans la sacristie, tête penchée, expression renfrognée et amère au visage, et d'une voix d'outre-tombe elle annonça: Je suis une pécheresse... Allègrement, je lui répondis: Il n'y a rien d'extraordinaire à cela, bien sûr vous êtes pécheresse, nous le sommes tous! — Oui, dit-elle, mais je suis particulièrement odieuse! — Ça, c'est de l'orgueil, lui dis-je, mais qu'y a-t-il en vous de si terrible? — Lorsque je me regarde dans un miroir, je me trouve extrêmement jolie. — Bien, lui répondis-je — cela au moins est vrai; et comment réagissez-vous à cette découverte? — Par de la vanité... Alors je lui dis: Si ce n'est que cela, je vous apprendrai comment vous y prendre! Placez-vous devant le miroir, regardez attentivement chacun de vos traits, et lorsque vous les trouvez jolis, dites: Merci, mon Dieu, d'avoir créé une aussi belle chose que mes yeux, mes sourcils, mon front, mon nez, mes oreilles — etc. Et chaque fois que vous trouvez une chose jolie, belle — remerciez Dieu. Et peu à peu vous découvrirez que la vanité a été remplacée par la reconnaissance. Et finalement, chaque fois que vous vous regarderez dans la glace, vous vous tournerez vers Dieu avec joie exultante et gratitude. Mais ajoutez-y quelque chose: regardez bien votre mine renfrognée et cette expression amère de votre visage, et dites "Pardonne-moi, Seigneur — ma seule contribution à la beauté que Tu as créée, c'est cette horrible expression" — c'est vraiment la seule chose qui soit vôtre.

Et bien, je pense que souvent nous pourrions adopter cette attitude envers nous-mêmes; non pas en nous regardant dans la glace, mais en réfléchissant à ce que nous sommes, et en découvrant ce que je suis lorsque je ne suis pas uniquement préoccupé par mes échecs — et si ce sont des échecs ou pas, c'est encore une autre question — mais lorsque je regarde ce que je suis, en essence. Ce qui peut

beaucoup nous aider à comprendre avec plus de vérité et de sobriété ce que nous sommes objectivement, c'est la lecture de l'Évangile. Lorsque nous lisons l'Évangile, nous y trouvons des passages qui nous laissent indifférents: bien sûr que c'est vrai — puisque Dieu le dit, il ne peut en être autrement! — mais cela ne me touche pas... D'autres passages représentent un trop grand défi, ou alors sont trop déconcertants, trop dérangeants à tel point ils sont en contradiction avec les normes de la vie qui nous entoure; et nous devons être prêts à dire à Dieu:

Non, ça n'est pas pour moi; dans le premier cas comme dans le second, je ne suis pas de Ta race, je ne Te comprends pas, nous ne coïncidons pas... Mais il y a aussi des passages, et ils peuvent ne pas être nombreux, mais ils sont absolument décisifs pour la découverte de notre "moi" authentique; non pas du "moi" social, superficiel que voient les autres ou que je perçois moi-même, mais le vrai "moi"; des passages, qui, au moment où nous les lisons ou que nous les méditons, nous font nous exclamer: Que c'est beau! Que c'est vrai! Oh, toute la beauté et toute la vérité de cela!.. Si nous pouvons le dire de quelque parole, de quelque action du Christ, de quelque commandement que nous trouvons dans l'Évangile, cela veut dire qu'en ce point particulier (et cela peut être juste un point ou tout un domaine, c'est à découvrir plus tard) Dieu et moi nous sommes d'une seule et même pensée, d'un seul et même cœur, nous sommes en vraie harmonie l'un avec l'autre: je suis semblable à Dieu, Il est semblable à moi, il y a entre nous une parenté réelle! J'ai donc découvert en moi un fragment de l'image de Dieu, c'est-à-dire un fragment de mon "moi" le plus vrai, du "moi" que Dieu a appelé à l'existence, un fragment encore intact, ou déjà rétabli, guéri.

Ceci nous permettra d'aborder la lutte pour notre intégrité et notre guérison non pas par un effort souvent vain de combattre ou de guérir ce qu'il y a de mauvais en nous, mais en veillant avec joie, avec tendresse, avec un sens de vénération

sur quelque chose qui en nous est de Dieu — j'allais dire "qui est déjà Dieu" — tangible, visible; une lumière qui perce à travers les ténèbres et qui est Dieu lui-même. Et alors, lorsque nous cherchons à dominer notre "moi" superficiel, le "moi" social, défiguré, nous avons devant nous une tâche concrète: de ne jamais ternir la beauté en nous-mêmes dont nous sommes devenus conscients. Ce peut être une, deux, trois, cinq petites parcelles, mais elles sont sacrées, et nous devons les protéger comme on protège une flamme pour l'empêcher de s'éteindre, et, peu à peu, l'aider à mettre feu à tout ce qui l'entoure, en la protégeant, en agissant en harmonie avec elle, en devenant de plus en plus une personne pour qui c'est sa vraie nature — par opposition aux autres tendances et désirs qui existent en nous.

Lorsque nous avons découvert en nous-mêmes un de ces éléments de l'image de Dieu, nous découvrons simultanément ce qui est en contradiction avec lui, ce qui est incompatible avec lui, les choses qui doivent être éliminées parce que qu'elles défigurent l'image de Dieu, parce qu'elles souillent quelque chose en nous qui est saint et sacré. Mais alors la tâche devient concrète, la tâche devient passionnante parce qu'alors nous recherchons une perfection qui n'est pas imaginaire, mais que nous avons vue de nos propres yeux, qui est là, que nous essayerons de protéger et de faire croître. Vous savez ce qui se passe lorsque vous voulez allumer un feu avec du bois humide: vous essayez de trouver quelques brindilles qui sont déjà sèches, et vous les allumez; et tant qu'elles brûlent, elles font sécher quelques branches autour d'elles qui à leur tour agissent de même. Et si vous protégez ce feu naissant, alors progressivement tout le tas de bois prendra feu. Dans les termes de l'Écriture Sainte, le feu que vous avez commencé juste avec une allumette et une brindille, peut très bien devenir le Buisson Ardent du désert.

Naturellement, nous ne pouvons pas nous limiter à cela; nous devons aussi prendre conscience des autres traits en nous contre lesquels nous pouvons réagir

dans le cadre général de la haute lutte pour l'intégrité, la guérison, le rétablissement de l'image de Dieu en nous. Nous sommes tous conscients d'un certain nombre de défauts en nous, nul ici présent ou de par le monde n'ignore que quelque chose "ne va pas" en lui. En reprenant l'exemple de cette jeune femme dont je parlais plus haut, côte à côte avec sa fausse humilité, il y avait vanité, il y avait orgueil, il y avait peur, il y avait inexpérience dans la vie spirituelle, ainsi que confusion et lutte mentale. Chacun d'entre nous peut se regarder et se poser la question: Qu'est-ce qui ne va pas en moi? Qu'est-ce que je perçois moi-même comme disharmonie? Nous le faisons tous périodiquement; nous apportons tous à la confession l'une ou l'autre de nos caractéristiques que nous trouvons laides.

Ces caractéristiques ressortent dans des situations diverses. Elles deviennent apparentes, elles se manifestent dans nos rapports avec les gens qui nous entourent; elles ressortent dans notre attitude envers nous-mêmes; elles se manifestent lorsque nous découvrons notre attitude envers Dieu: vienne l'heure de la prière — et nous n'avons aucun désir de Le rencontrer; nous pouvons nous forcer à réciter les prières requises, et nous pouvons le faire à toute allure si nous les connaissons par cœur, présumant que Dieu aime les psaumes et alors Il aura du plaisir à entendre encore un psaume; ou alors, réalisant combien ces prières sont belles — elles ont surgit telle une flamme, ou un flot de sang du cœur de grands saints: si je les récite à Dieu, cela Lui fera plaisir, de la façon dont un auditoire aime à entendre une poésie, ou un drame de Shakespeare!.. Eh bien, il n'est rien... Mais lorsque nous l'avons compris, nous pouvons nous tourner vers Dieu et dire: Quelle honte! En réponse à l'amour réel, personnel, profond que Tu m'as manifesté par la vie, l'enseignement, la mort du Seigneur Jésus Christ, — en réponse à tout cela je ne trouve qu'à Te dire: "Oh, non, pas aujourd'hui! J'ai là quelque chose de si passionnant, j'ai ce livre à terminer", ou: "Il faut tout de même se reposer!", ou alors, simplement, je ne me sens pas

tellement disposé à Te rencontrer — est-ce qu'on ne peut pas le remettre à plus tard, lorsque je serai mieux disposé? Tu es éternel — Tu peux bien attendre!

Nous pouvons aussi nous poser des questions sur les gens qui nous entourent — nous le faisons avant la confession: comment traitons-nous les gens autour de nous? Parallèlement, en tant qu'exercice supplémentaire, nous pouvons nous poser des questions sur nous-mêmes: quelle est mon attitude envers moi-même? Comment je traite — ou maltraite — mon intelligence, mon corps, mon cœur, ma volonté dans tout mon comportement et mes actions, et aussi dans mes rapports avec ceux qui m'entourent? Et ce sera déjà tout un "paquet"; car si nous sommes honnêtes, cela nous donnera un matériel autant riche que triste sur ce qu'il y a en nous soit de défiguré, soit de mal réel.

Si toutefois cela n'est pas assez, nous pouvons nous demander: Et que pensent de moi les autres? C'est une question que nous n'aimons pas nous poser; mais lorsque nous la posons, nous trouvons d'habitude que s'ils ont de nous une bonne opinion, ce sont des gens profonds et perspicaces; tandis que si leur opinion est mauvaise, s'ils ne nous aiment pas et nous critiquent, c'est qu'ils ont dû passer à côté de quelque chose d'essentiel: ils sont probablement aveugles, ou carrément méchants: "Heureux les cœurs purs!"... Ainsi il est très utile de regarder autour et de nous demander: Que pensent donc les autres de moi? Et lorsque vous aurez dressé la liste de leurs opinions (celles que vous connaissez, car vous ignorez la moitié de ce qu'ils pensent et de ce qu'ils disent derrière votre dos), il faut passer à la question suivante qui est extrêmement importante: lorsque l'opinion des gens est bonne, est-elle justifiée? Ou alors ils se trompent parce qu'ils m'aiment? Ou encore, se trompent-ils à mon compte parce que je suis assez hypocrite et malin, et sais leur présenter une image de moi-même qui les induit en erreur? D'un autre côté, leur bonne opinion peut dans une certaine mesure être pertinente, et alors on peut l'ajouter à la liste de ces étincelles de l'image de Dieu

que nous avons découvert en lisant l'Évangile: encore une parcelle de vérité qui appartient à ce qu'il y a en moi de plus authentique.

D'autres me critiquent: ont-ils raison? Se trompent-ils? Parfois les gens critiquent les autres par droiture, par amour de la vérité ou parce qu'ils ne mâchent pas leurs mots; parfois leur critique est due à leur propre hypocrisie et duplicité. Eh bien, posez-vous la question: Quelle opinion les gens ont-ils de moi, que me disent-ils en face, et que disent-ils derrière mon dos? Et les commérages parviennent jusqu'à nous si facilement! J'apprends tant d'opinions de gens qui n'avaient aucune intention de me les faire savoir eux-mêmes!

Ceci apporte des touches complémentaires au tableau de ce que vous êtes. Et lorsque vous aurez fait le bilan de tout ce savoir accumulé, vous pouvez commencer à lutter contre ce qu'il y a en vous de mauvais, et ce qui en vous tient de la vérité. Le renforcement de la vérité commence par le fait de la protéger: comme on érige une haie, comme on protège avec ses mains la petite flamme afin que le vent ne l'éteigne pas. Et ensuite on peut continuer à fortifier ce qu'il y a en nous de vrai à la manière dont le jardinier prend soin de la graine, ou de la petite pousse, en l'arrosant, en ameublissant le sol, en veillant sur elle.

Quant à la lutte contre le mal, elle commence par la question: Combien je peux faire, effectivement, pour le contrecarrer?.. Je me souviens de ma première confession auprès de mon Père spirituel, le P. Athanase: j'allais me confesser chez lui, un moine, un ascète, et je me disais: Je vais me confesser, et alors il me dira ce qu'il faut faire pour devenir un saint — c'est la voie la plus directe et la plus rapide... Et lorsque j'ai fini ma confession, il me dit: Voici, ce qu'il aurait fallu faire: et maintenant, réfléchi un moment, et puis dis-moi ce dont tu te sens effectivement prêt et capable de faire... J'étais déçu. Et plus tard j'ai découvert qu'il avait raison, car je n'aurai pas été capable de venir à bout de la totalité de la

tâche, tandis que là, je pouvais comme une souris commencer à me faire les dents sur les bords du problème et de liquider les éléments qui étaient à ma mesure, en attendant d'être suffisamment fort pour m'attaquer à des embûches plus ardues.

De cette façon, en découvrant notre "moi" authentique — ou du moins relativement plus authentique — et ensuite les éléments qui le défigurent et qui nous empêchent d'être ce que nous sommes en essence, nous pouvons peu à peu acquérir la vision et la compréhension de ce que nous sommes à un moment donné pour avancer ensuite dans le moment suivant. L'une des choses que nous devons éviter, c'est de nous efforcer de découvrir plus que ce qui ne se trouve effectivement sur notre chemin à un moment donné. Il y a un passage remarquable dans les écrits de Jean de Kronstadt où il dit que Dieu ne nous laisse voir le mal en nous que lorsqu'il s'est assuré que nous avons assez de foi et assez d'espérance pour faire face à cette vision; avant, nous aurions pu être brisés sous son poids.

Donc, si aujourd'hui je me vois plus laid qu'hier, je peux être sûr que c'est une nouvelle tâche que Dieu me confie, car maintenant Il peut avoir en moi plus de confiance qu'avant; avant j'étais encore incapable de voir, et trop fragile, tandis que maintenant, Il dit: Tu es assez fort — ou forte — pour faire face: fais donc face!

Ainsi, tout cela nous dévoile peu à peu le tableau complexe de ce que nous sommes, et nous permet de lutter à deux niveaux: d'une part, en devenant toujours plus le Buisson Ardent, et d'autre part, en éliminant tout ce qui fait obstacle à notre intégrité, au rétablissement de notre entièreté.

Il est évident que tout cela nous ne pouvons le faire qu'à la lumière Divine: Dieu Seul peut nous révéler notre lien de parenté avec Lui, nous révéler que nous sommes à Son image, que nous sommes à Sa ressemblance en tel ou tel point; ce n'est qu'à la lumière Divine que nous verrons notre propre opacité ou le mal qui est en nous. Et lorsque nous l'aurons découvert, nous pourrons commencer à réfléchir sur la façon de reprendre possession de notre âme, de lutter et de vaincre. Bien entendu, nous ne serons pas toujours victorieux, mais nous serons du côté de Dieu, et avec Lui. Et alors, si nous avons compris tout ce qu'il y a en nous de beauté et de laideur, nous pouvons le prendre et, en vrac, le déposer devant Dieu.

Maintenant: donner à Dieu ce qui est beau, ce qui est vrai, ce qui est entier ne pose pas de problème; mais que faire avec ce qui n'est ni beau, ni juste, ni entier? Vous vous rappelez sans doute, dans le "Journal d'un curé de campagne" de Bernanos, de l'entretien du jeune prêtre avec la comtesse qui est pleine d'amertume, d'orgueil, d'arrogance et de désillusion; et il lui dit qu'il n'y a qu'une seule issue: d'abandonner tout à Dieu. Et elle dit: Mais je n'ai rien à Lui donner, je n'ai qu'orgueil, amertume et ressentiment! — et alors il lui répond: Donnez à Dieu tout cela s'il n'y a rien d'autre à donner; jetez tout entre Ses mains, et laissez-Le en disposer à Sa façon...

Nous ne pouvons rien réaliser ni par notre propre volonté, ni par nos propres forces; le Christ dit clairement: Sans Moi, vous ne pouvez rien... Nous n'avons que faire de cette force qui nous permet de venir à bout de situations matérielles de la vie courante, car cette haute lutte est d'un autre domaine. Saint Paul qui se rendait compte du ministère qui l'attendait, priait que Dieu lui donne la force de l'accomplir, et le Seigneur lui répondit: Ma grâce te suffit, Ma force s'accomplit dans la faiblesse... Qu'est-ce donc que cette faiblesse? Ce n'est ni ramollissement, ni paresse, ni nonchalance, — non, mais c'est la souplesse de

l'enfant qui se remet avec confiance dans les bras de sa mère, la fragilité de ce qui est transparent, la réceptivité de ce qui est apte à s'ouvrir à la force qui est donnée d'ailleurs: telle la voile qui est remplie par la force du vent et peut porter le lourd navire à travers les mers, la voile qui est pourtant l'élément le plus fragile du bateau; le gant du chirurgien est tout ce qu'il y a de plus fragile, mais il peut produire des miracles lorsqu'il épouse une main intelligente et expérimentée. Et Dieu peut manifester Sa force au travers de cette sorte de faiblesse, et si nous la Lui offrons, en effet, les choses peuvent se réaliser: le même Paul, après ces paroles du Christ, ajoute: Ainsi, je ne me glorifierai de rien que de ma faiblesse, afin que tout soit force de Dieu... Et il ajoute ailleurs: Je puis tout en Celui qui me fortifie...

Voilà ce que je voulais vous faire saisir; en effet, il n'y a pas de séparation entre le physique, le psychique et le spirituel; chacun de ces principes a sa propre fonction et sa propre place, mais ils sont liés, entrelacés. Mais nous avons un pouvoir sur un domaine central: le domaine — que ce soit du corps, de l'intelligence, des sentiments, des émotions, des mouvements de la volonté — que nous parvenons à découvrir et prendre conscience; et si nous ouvrons ce domaine à l'action de la force divine, alors la grâce et la force de Dieu pourront faire irruption en nous, nous changer, et, en effet, nous transfigurer.

Métropolitaine Antoine de Souroge

(Extrait des archives du Métropolitaine Antoine de Souroge:
<http://masarchive.org/Sites/Site/French.html>)